

Brèves littéraires

Brèves

L'escalier

Marie-José Lacerte

Volume 8, numéro 3-4, printemps-été 1993

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/6069ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lacerte, M.-J. (1993). L'escalier. *Brèves littéraires*, 8(3-4), 13–19.

MARIE-JOSÉ LACERTE

L'escalier

J'aime l'ordre.

On dira de moi que je suis maniaque, mais peu m'importe. On, ce sont les autres, tous les autres.

La vue de mon bureau impeccablement rangé me procure toujours un indicible sentiment de satisfaction. D'apaisement.

Je n'ai aucun pouvoir sur l'incohérence de la vie et le chaos de l'humanité mais je sais exactement dans quel tiroir placer mes trombones. Chaque chose à sa place. À la bonne place.

Je suis comptable. Ce n'est pas une profession, mais une vocation. Je ne connais rien de plus émouvant qu'une colonne de chiffres bien alignés. Pour moi, deux et deux n'égalent jamais cinq; je ne suis donc pas attiré par la religion, la philosophie ou les phénomènes paranormaux. Mes semblables ne m'intéressent pas non plus. Ils sont si... imprévisibles.

Je pars travailler tous les jours à la même heure. L'autobus passe devant chez moi. J'échange un bonjour

poli avec le chauffeur. Je le connais — si l'on peut dire — depuis dix ans. L'année dernière, il a été absent pendant une semaine. Je n'aimais pas son remplaçant ; il avait un drôle d'air.

J'apporte mon dîner dans un sac en papier. On ne peut jamais savoir ce qu'ils nous servent réellement dans les restaurants. Ils, ce sont les autres, tous les autres.

Je reviens toujours à la même heure. Mais cette fois, je fais le trajet à pied, quel que soit le temps. Les invitations à prendre un verre ou à aller au cinéma, ce n'est pas pour moi. J'apporte du travail dans mon porte-documents ; les soirs de semaine, les samedis et les dimanches sont parfois longs.

Je suis soulagé de fermer la porte de la maison derrière moi. Je suspends mon manteau, beige en été, noir en hiver, et je desserre ma cravate. La seule glace de la maison est dans le vestibule. Je regarde l'homme qui me fait face. Difficile de lui donner un âge. On hésite : trente ou cinquante ans ? Il a le teint pâle, les traits effacés, une chevelure un peu clairsemée. Taille moyenne, épaules étroites, l'air absent. Absent ? Mais non, je suis fatigué, c'est tout. J'ai une apparence quelconque. Je pourrais commettre un délit devant vingt témoins, personne ne se souviendrait de moi. Je pourrais même commettre un meurtre...Allons, quelle idée ! Ce serait si... irrationnel.

L'homme que je suis ne plaît pas aux femmes. Les femmes, ce sont les autres, toutes les autres.

Je prépare mon repas du soir et le mange devant la télé. Je regarde les nouvelles. À 19 heures, j'éteins le poste et je descends au sous-sol. J'y ai établi mes quartiers. Ma table de travail est massive, laide, mais pratique. Je me plonge dans les chiffres et j'oublie le monde. Je travaille lentement : il faut que tout soit parfait. Mon écriture est régulière, mes chiffres bien formés. On apprécie mon travail. Mais on ne m'aime pas, ça non.

À 22 heures, j'éteins la lampe qui surplombe mon bureau. Et c'est là que tout bascule. L'univers à angles droits que je me suis construit se courbe, mes points de repère s'évanouissent. Il fait noir.

Je pars à l'aventure.

Bien sûr, avant de descendre, j'ai pris soin de laisser la lumière du couloir allumée, mais ici, tout est sombre. Vingt pas à faire avant d'atteindre l'escalier, quatorze marches à gravir avant d'arriver au rez-de-chaussée.

J'ai peur de quitter mon bureau. Mais je ne crois pas au pouvoir de l'imagination, alors j'abandonne la sécurité tangible de mon fauteuil. Vingt pas. Les ténèbres n'ont pas toutes la même intensité. Il y a des gris foncés, des noirs atténués. Des noirs profonds. Profonds comme un puits dans lequel je tombe. Les parois sont humides, lisses, mes doigts saignent, et c'est la chute sans fin.

Quinze pas. Je ne discerne pas encore l'escalier. Rien de réel ne peut gêner mon parcours.

Il y a des noirs opaques comme à l'intérieur d'un cercueil. Je suis enterré vivant et j'ouvre les yeux sur...rien. Il fait si noir que je ne sais plus si j'ai les yeux ouverts ou fermés. Mon nez touche le bois de la tombe. J'ai de l'oxygène pour combien de temps ? Je crie si fort que mes cordes vocales se rompent. Mais je continue à hurler, sans savoir si j'ai les yeux ouverts ou fermés.

Huit pas. Il y a des ombres mouvantes, là-bas, près du mur. Ce sont des ombres rapides parce que silencieuses. Elles se détachent du mur pour glisser sur le plancher. L'absence de lumière est rampante comme le lierre. Je lève les jambes très haut : elles ne pourront pas m'attraper.

Trois pas. L'escalier est devant moi. Je ne me hâterai pas, car il n'y a rien, n'est-ce-pas ?

J'entame la montée de l'escalier. Quatorze marches. En un sens, le pire reste à faire, car je tourne le dos à ce qu'il pourrait y avoir derrière moi. Les marches craquent. Fort, beaucoup trop fort. Les craquements se répercutent sur tous les murs et me cachent les autres bruits possibles. (Les trottinements, les glissements, les appels).

Une, deux, trois marches, quelque chose de froid et d'humide vient de me frôler. Je respire plus vite. Et si la porte menant au sous-sol s'était refermée ? Ces choses-là arrivent parfois.

Ma mère m'envoyait à la cave chercher les pommes de terre. Le bac se trouvait dans une chambre froide.

Je devais y plonger les mains. Les pommes de terre étaient toujours vieilles, et les germes glissaient entre mes doigts comme des pattes velues d'araignée. Vite, vite, j'extirpais les pommes de terre du bac pour emplir mon sac, vite, vite, je remontais.

Et une journée, j'ai trouvé la porte close. Je me tenais sur la dernière marche et la porte ne s'ouvrait pas. Dans ma terreur, j'avais oublié qu'il fallait la tirer et non la pousser. Les pommes de terre avaient dévalé l'escalier et un liquide chaud s'était enroulé autour de mes jambes. Après de très longues minutes, ne me voyant pas revenir, ma mère avait enfin ouvert la porte. J'étais recroquevillé, mouillé, perdu. Abandonné. Ma mère avait ri. Mon père aussi, encore plus fort. Le lendemain, on me renvoyait à la cave.

Leurs rires résonnent encore à mes oreilles. Mais je leur montrerai que je suis courageux. J'éteindrai la lumière de la cave, exprès, et j'affronterai ce qui y rôde. Alors ils me regarderont avec fierté. Mais... qui sont ces ils ?

Sept, huit, neuf. Je vois enfin la lumière du couloir. Les ombres commencent à perdre du terrain ; on ne les voit jamais à la lumière. Le soleil les effraie, les ampoules électriques les tiennent à distance. Leur ballet s'achève.

Dix, onze, douze. L'écho de leurs plaintes s'atténue. Leurs ? Non, il s'agit de ma plainte. C'est bien ma gorge qui laisse échapper ce petit bruit douloureux, guère plus fort que le cri d'une souris prise au piège.

C'est le gémissement que je poussais à six ans en comprenant tout à coup que j'étais seul au monde. Que même si quelqu'un venait à ma rescousse, il serait de toute façon trop tard. Qu'il y a toujours quelque chose qui finit par nous rattraper.

Je franchis les deux dernières marches d'une seule enjambée. La porte est ouverte, le couloir lumineux, ma vie reprend son cours. Je ferme la porte, et ma peur reste tapie dans les coins du sous-sol. À la lumière, je suis invincible. Si j'avais la moindre inclination pour le surnaturel, je me dirais l'égal d'un dieu. Avec le pouvoir d'enlever la vie. Pourquoi pas ?

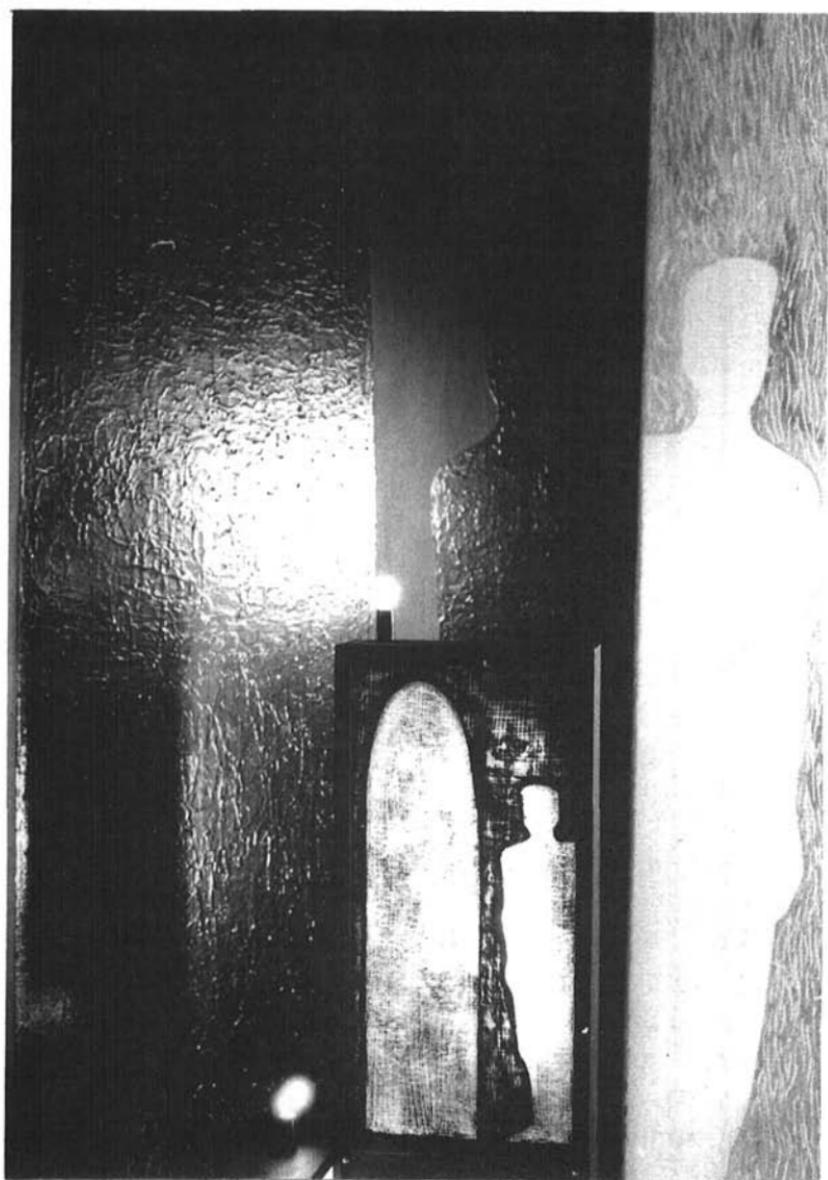
Mais ce sentiment d'omnipotence se dissout rapidement. Je redeviens un comptable dont la journée est terminée. Le petit garçon reste au fond de la cave. Il n'a plus rien à prouver pour aujourd'hui.

D'ordinaire, je mets mon pyjama, me brosse les dents et lis pendant quelques instants. J'éteins toujours ma lampe de chevet à 22 h 30 très précises.

Mais ce soir... ah, ce soir... Il est plus de minuit. Je suis accroupi près de la porte du sous-sol. J'ai mis le loquet, mais je ne crois pas que cela suffise. J'ai beau recouvrir mes oreilles de mes mains et compter à voix haute, cela ne suffira pas non plus.

Car, voyez-vous, depuis deux heures, on gratte de l'autre côté de la porte.

C'est la peur qui finit par nous rattraper.



Niches et grottes (Édith MARTIN)